

Le 1er avril 2020, ma sœur a perdu l'une de ses meilleures amies, morte d'un cancer à l'âge de 54 ans. C'était une femme formidable, mère de deux garçons, pleine d'énergie et d'humanité. Elle est décédée dans un hôpital parisien et, comme toutes les personnes mortes depuis le milieu du mois de mars, elle sera privée d'obsèques. L'ampleur et la nature de la pandémie de Covid19 a brutalement modifié notre rapport aux rites funéraires, aux obsèques, et, disons le clairement, aux cadavres. Certains images (des images mentales en l'occurrence, puisqu'il n'y a que peu de photographies) nous ont profondément marqués, comme par exemple la grande patinoire de Madrid transformée en morgue géante. Les morts sont devenus en quelque sorte surnuméraires, on ne sait pas quoi en faire, et les rites habituels ne peuvent être pratiqués.

Or ces rites sont essentiels. Parmi les multiples définitions du mot « éthique », on peut citer celle qui renvoie à la tradition aristotélicienne, à savoir la visée de la « vie bonne ». L'éthique désignant la « bonne manière » de vivre, elle a aussi à voir avec la mort, plus précisément ici avec les morts, et avec les relations que nous entretenons avec eux. Dans son très stimulant livre *Au bonheur des morts* (Éditions La Découverte), la philosophe Vinciane Despret explore la diversité des relations qui existent entre les défunts et les vivants. Son ouvrage est le résultat d'une enquête multiforme, qui révèle que, dans nos sociétés largement sécularisées, ces relations ne sont pas uniquement structurées par des rituels religieux, fixes et traditionnels, mais constituent un champ où se déploie « l'inventivité des morts et des vivants ».

La pandémie de Covid19 constitue un défi à la créativité humaine dans bien des domaines, qu'il s'agisse du travail, des relations sociales, ou encore des loisirs. La privation d'obsèques pour les défunts constitue une violence symbolique qui, elle aussi, d'une certaine façon, nous oblige à inventer. Mis à part les très proches du défunt, les membres de la famille et les amis ne peuvent ni se recueillir autour du corps, ni se rassembler pour rendre hommage, ni participer à une cérémonie collective permettant de tenter de donner du sens à cet événement qui ne manque jamais d'éveiller un sentiment d'absurdité. On sait à quel point sont essentiels ces moments où les gestes et les mots entourent le défunt, puis le cercueil, puis le lieu de l'inhumation ou encore l'urne funéraire. A cet égard également, la pandémie bouscule nos repères et porte atteinte à nos manières de vivre, et donc aux valeurs qui les sous-tendent.

Dans la continuité de de Vinciane Despret, il sera intéressant de répertorier les pratiques qu'auront imaginées tous ceux qui auront été privés du droit d'accompagner un être cher dans, comme on dit, son « dernier voyage ». Il est probable que s'inventeront des rituels « dédoublés », les uns étant pratiqués dans l'intimité du domicile les jours suivant le décès (peut-être via les réseaux sociaux et la communication numérique), et d'autres étant reportés à la période d'après confinement. L'enjeu n'est pas seulement sociologique ou anthropologique : il est aussi éthique, puisque les notions de respect et de dignité humaine, si elles concernent prioritairement nos comportements envers les vivants, ne sont pas sans lien avec le rapport que nous entretenons avec « nos » morts.

Marc Rosmini, pour l'Espace Éthique PACA